

Un Tristan d'anthologies.

(Souvenirs du 08/10/16 sur MET Live)

Une qualité certaine de cette mise en scène est de réunir l'ensemble des poncifs de l'opéra depuis le début de la dictature des metteurs en scène, soit depuis une vingtaine d'années au moins.

A l'exception de l'exposition complaisante de corps entièrement nus, de matières en décomposition ou d'animaux repoussants, nous avons eu ici un florilège des effets de la scène contemporaine.

Le décor est non seulement « actuel », mais aussi sans recherche d'harmonie aucune : les spectateurs ne sont donc pas distraits de la laideur des villes qu'ils connaissent. Bien plus, ils retrouvent l'environnement de leurs émissions de télé-réalité, de leur polars et de leurs films de cinéma-vérité.

Tout y est : les escaliers en fer, les cadrans clignotants, les bureaux d'entrepôts (DHL ?), les bidons de matières toxiques, les projecteurs dirigés directement sur le public, les vidéos tremblantes, la scène coupée façon split-screen d'ordinateur, et même, paroxysme de l'illustration, une scène entièrement obscure pendant plusieurs mesures.

Comme d'habitude, le plateau est occupé par deux types d'acteurs : ceux que le compositeur a créé, et ceux que le metteur en scène – qui, bien sûr, prolonge la pensée de l'auteur – a inventé. On a donc vu un gamin blondinet et un fantôme ensanglanté.

Les chanteurs ont chanté – excellentement – dans des accoutrements qui m'ont rappelé la naïveté des bandes dessinées. Ainsi, le ridicule Melot et surtout le roi Marke, au II, en grand uniforme d'un blanc immaculé au détour d'une chasse dans la forêt (!), puis, au III, revêtu du long manteau de cuir sombre qui est un « must » depuis 60 ans pour illustrer un représentant suspect de l'ordre et de la puissance.

J'ignore à quel degré d'adhésion les acteurs-chanteurs parviennent pour accepter ces décors, mais ils ne pouvaient pas ne pas sentir la distance fabuleuse, notamment au II, entre ce qu'ils chantaient et leur environnement. Justement, le public, au rideau, ne s'est pas privé de sanctionner l'échec visuel du II.

Comme d'habitude encore, des objets viennent perturber l'attention du spectateur : une carafe pour allonger la solution du philtre, un briquet « Zippo » à essence pour rappeler qu'on est dans les forces U.S. autour de 1940, de même pour le Colt 45, dont l'usage confus n'a causé que des dégâts réduits sur Tristan par rapport à ce que l'on peut attendre d'une telle arme, et encore un lit d'hôpital, celui-là probablement emprunté à un Amfortas guéri à Vienne ou ailleurs.

Sans doute, d'autres détails subtils m'ont-ils échappé comme la cabane incendiée dans laquelle Tristan délire au III, mais j'avais les yeux trop souvent fermés pour me garder des gros plans des caméras qui révèlent tantôt la barbe du ténor, tantôt le maquillage de la soprane et dans tous les cas, l'état de leur dentition.

Enfin, nous avons eu *le* nouvel effet, celui qui permet au metteur en scène de se distinguer de ses congénères, parce qu'il est le premier à l'avoir montré, et de déclencher les reproches de la vieille garde wagnérienne, assurant ainsi la notoriété, donc la consécration de l'« œuvre ». Cette fois, Isolde se suicide. Comment, en effet, peut-on mourir d'amour à notre époque ?

« Mort d'amour fiévreusement désirée » : sans doute n'avons-nous pas lu la même traduction du livret, ou bien ces mots ont-ils été rangés dans la catégorie des phantasmes relevant du psychologue, donc réputés non-chantés...

A 70 ans, on dira que je ne suis plus « dans le coup », donc hors sujet. Pourtant, j'appartiens à la tranche d'âge qui remplit une grande partie les fauteuils d'orchestre, mais qui le fera de moins en moins, et pas seulement à cause des décès. Les snobs et quelques touristes fortunés et curieux combleront les vides, mais il y aura moins de monde pour aller voir sur scène un miroir reflétant son quotidien morne et gris servant de cadre à une œuvre mal servie, rabaissée, voire dénaturée.

Je ne suis donc pas sûr que la relève du public soit assurée pour l'opéra. Comment quelqu'un, pour qui ce Tristan est le premier opéra, aurait-il le goût d'acheter une place pour un autre opéra de Wagner ? En acceptant de se contenter de la musique et du chant et en ne jetant que quelques coups d'œil furtifs sur la scène ?

L'acteur tragique portait un masque pour faire disparaître sa personnalité et entrer plus visiblement dans son rôle. Au XXIème siècle, certains spectateurs portent, paraît-il, à Bayreuth, un masque ... de sommeil.

Jérôme Poignon

09/10/16